

Littérature québécoise

Numéro 41, septembre–octobre–novembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19828ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1990). Compte rendu de [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (41), 10–17.

L'ULTIME ALLIANCE

Pierre Billon

Seuil, 1990 ; 24,95 \$

D'entrée de jeu, j'avoue que c'est avec beaucoup de préjugés que j'ai commencé la lecture du plus récent roman de Pierre Billon, *L'ultime alliance*. D'une part, je suis un des très rares lecteurs à ne pas avoir apprécié *L'enfant du cinquième Nord* — on me l'a assez reproché d'ailleurs ; d'autre part, le petit dernier a été affublé d'une jaquette d'un mauvais goût consommé. Mais comme je n'aime pas rester sur une mauvaise impression, comme j'avais bien aimé un précédent roman, *L'ogre de barbarie*, publié il y a longtemps aux éditions du Jour, et comme la critique acclame déjà *L'ultime alliance* comme un livre marquant de notre littérature (on a le dithyrambe facile au Québec), j'ai voulu aller y voir par moi-même. Et voilà, non seulement ai-je pu me rendre jusqu'au bout des 572 pages que compte cette brique mais je dois me rendre à l'évidence et reconnaître qu'il s'agit d'un excellent roman, d'un *best-seller* intelligent qui peut figurer en bonne place dans le corpus littéraire québécois. Avec *L'ultime alliance*, Billon n'a rien à envier à John Irving, sinon le chiffre de vente.

Il n'est pas dans mon intention d'expliquer ce qu'est l'ultime alliance dont il est question dans ce gros roman. En le faisant, je dévoilerais l'intrigue et les nombreux rebondissements qui rendent extrêmement vivante la lecture du livre. Je veux simplement dire que ce roman, non pas de science-fiction, mais de psychologie-fiction, met en scène des personnages singuliers, tous plus bizarres les uns que les autres, qui sont réunis à Davos, en Suisse, dans un ancien sanatorium transformé en centre de recherche sur l'intelligence humaine, pour tenter de

comprendre et de déjouer un phénomène nouveau qui met en jeu la survie de la race humaine.

C'est avec une technique narrative remarquable que Billon vient chercher le lecteur et maintient son intérêt jusqu'à l'épilogue. Même si les présupposés scientifiques tiennent de la fiction la plus pure, la trame romanesque se situe continuellement (pour reprendre les mots du texte de quatrième de couverture) « entre le possible et le probable ». Me voilà donc réconcilié avec Billon et ses nombreux fans qui ne pourront plus me reprocher de snober leur idole.

Guy Champagne

UNE HISTOIRE DE MON TEMPS
Guy Vanderhaeghe
Québec/Amérique, 1990 ;
24,95 \$

D'abord publié en anglais (1984), le livre de Guy Vanderhaeghe connut un grand succès autant en Amérique qu'en Angleterre. Les critiques avaient reconnu là un écrivain

canadien-anglais de talent et l'on n'hésitait pas à le nommer à la suite d'auteurs aussi prestigieux que Margaret Atwood, Marvis Gallant, Alice Munro et Mordecai Richler. Ce n'est peut-être pas étonnant pour celui qui avec *Man Descending*, gagnait le prix du Gouverneur général en 1982 ; mais ce recueil de nouvelles eut peu d'écho au Québec. Espérons que la traduction (impeccable) de Charlotte Melançon saura donner la place qui lui revient à *Une histoire de mon temps* dont les thèmes présentent bien des affinités avec ceux des romans québécois. Si les critiques anglophones plaçaient Vanderhaeghe à côté des grands romanciers canadiens-anglais, au Québec, on pourrait aisément le mettre en compagnie des Ducharme, Villemaire et autres. Ed, le personnage principal du roman, fait penser à Nicole et André dans *L'hiver de force*. Obèse, tout juste dans la trentaine, écrivain raté aux allures d'adolescent psycho-

tique, Ed s'est donné comme projet de simplifier sa vie (un peu comme Nicole et André avaient celui de ne rien faire dans le roman de Ducharme) ou de regagner le cœur de sa femme Victoria qui veut divorcer. Autour de ce couple viendra se greffer une poignée de personnages qui auront tous à affronter la personnalité subversive du héros ! Marsha l'horrible ; le vieux Mc Murtry, le locataire du dessous ; Sonny La Bête Rollins, animateur d'une ligne ouverte à la radio,...

On n'épuise pas rapidement la matière de ce roman. Disons, pour résumer, que Guy Vanderhaeghe a su écrire une merveilleuse « histoire de notre temps » où le tragique et le comique ne cessent de s'interpeller.

Éric Bonin

À QUELLE HEURE EST LA LEVÉE DANS LE DÉSERT ?

Michèle Causse

Trois, 1989 ; 14,95 \$

Les infortunes de femmes déraisonnées, mystérieuses ou suicidaires ont souvent eu l'heur de frapper l'imagination populaire. De telles figures féminines reliées à la folie et à la mort deviennent plus troublantes encore lorsqu'elles se réincarnent devant nous. En mettant en scène Jane Bowles, Michèle Causse offre un hommage posthume à une écrivaine dont le destin confère tout son caractère tragique à un récit qui traite d'aliénation et d'incommunicabilité. À *quelle heure est la levée dans le désert ?* se situe en effet au moment où Jane se sait atteinte par la démence et n'ayant aucun espoir de guérison comprend qu'elle ne pourra plus jamais écrire. Extravagante et exhibitionniste, « hystérique et mystérieuse », elle décide de se battre avec toute l'énergie du désespoir contre son dernier ennemi, le temps. Afin de le narguer et de retarder peut-être l'ultime échéance, elle utilise le verbe en tentant d'expulser de son corps souffrant tous les discours qui l'étouffent. Elle entend bien faire sortir d'elle le mal, qui prend ici la forme de regrets et de haine. Le lecteur assiste à un long règlement de comptes qui oppose Jane, au seuil de la mort, à ses anciennes maîtresses et à son

mari Paul. La pièce s'organise autour de trois lieux différents : l'hôtel Atlas avec Chérifa, le café avec Lily et Marta et la clinique avec Paul. Le lecteur aurait tout intérêt à bien connaître la biographie de Jane s'il veut comprendre quelque chose aux personnages qui récitent des textes confus et hermétiques. La description des rôles dans la distribution ne peut suffire seule à la tâche et le long poème mis en exergue, sans doute pour proposer une double lecture, ne fait qu'appuyer la lourdeur du laïus (« Où est où ? »). Le choix d'utiliser la prosopopée comme procédé littéraire n'aide pas à alléger le discours. Car s'inspirer de l'œuvre et de la vie d'une morte, mettre des mots dans sa bouche, lui prêter des intentions, retracer ses gestes ainsi que les mouvements de son âme peuvent trahir le souvenir de l'absente. Quand elle est mise au service d'un texte plus ou moins réussi, la technique devient presque indécrite.

Dominique Paupardin

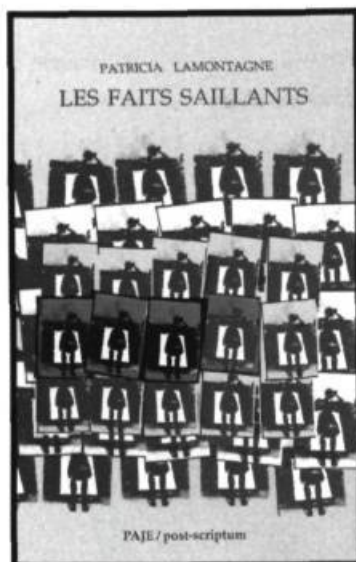
LES FAITS SAILLANTS

Patricia Lamontagne
Paje, 1989 ; 10,95 \$

Les faits saillants est le troisième titre de la collection « Post-scriptum ». Avant lui, *Papier mâché* de Christian Mistral et *Cunnilingus* de Michel Dumas ont vu le jour bien sagement (1989). *Les faits saillants*, c'est le premier ouvrage en prose de Patricia Lamontagne. Avant, les arts de la scène et les revues *Estuaire*, *Trois*, *La Nouvelle Barre du Jour* et *Influx*.

Des *Faits saillants*, j'ai aimé le titre et les citations reproduites en couverture : « Je commence à bénéficier des bienfaits de l'exercice. Ne pas être fixe, figée. Ne pas souvent savoir ce qu'il y a au bout. Y aller quand même », et aussi celle-ci : « Si je lui dis : délicieux ! elle saura que c'est bon parce qu'elle a l'expérience du plaisir des ondes qui se lovent ». Des phrases où le mouvement, le plaisir, la poésie et l'exploration du langage promettaient de bien belles pages.

Dans le récit, les voix d'une narratrice, de A et de Jasmine Tremblay s'entrecroisent : trois voix distinctes prennent tour à tour la parole. Enfin pas exac-



tement : A réside dans la narratrice et A chute et entraîne avec elle la narratrice qui chute aussi, mais pas jusqu'au bout. Impossible de raconter cette histoire : « La réalité est ce qui me fait défaut », dira Jasmine Tremblay à la page 22. On est averti. Ce qui n'empêche pas des questions de surgir : pour qui on écrit, pourquoi on lit. Pour l'auteure, le livre, dédié à sa mère, à son père (j'ajouterais aux minorités) a tout de la quête d'identité. Le lecteur, la lectrice, trouveront le travail intéressant, mais il est difficile d'aller jusqu'à la dernière page, tant le propos nous laisse perplexes. Pas d'ancrage nulle part. La chute, je veux bien. Mais j'aurais aimé atterrir (ou amerrir ?) ailleurs que dans une chute près de Quito en Équateur... À moins que ce ne soit là le centre du monde... ? « L'histoire n'en dit pas plus long. » (p. 100) Restent de très belles trouvailles et la visible volonté de faire travailler les mots.

Maryse Choinière

POUR NE RIEN VOUS CACHER
Claude Jasmin
Leméac, 1989 ; 27,95 \$

N'ayant pas lu *Pour tout vous dire* (Guérin, 1988), le premier volume du journal de Claude Jasmin dans lequel certains ont trouvé des longueurs et plein d'anecdotes sans véritable intérêt, j'abordai *Pour ne rien vous cacher* avec un préjugé plutôt défavorable.

Mais l'expérience fut dans l'ensemble agréable et même captivante par moments. Il faut savoir que ce qui prime, en ces pages brouillonnes, ce sont

les réactions premières, les émotions provoquées par divers incidents de la vie personnelle et professionnelle. « Le journal intime se fabrique avec les sentiments, écrit l'auteur ; c'est cela qui le rend fragile, vulnérable et, à mes yeux, si précieux. » Jasmin approche la soixantaine ; pourtant, ce journal a souvent le ton impertinent d'un adolescent affamé et instable.

Sur sa vie sentimentale et privée, Jasmin est discret et pudique : on lui en saura gré, et sans doute aussi ses intimes. Pour le reste, tout y passe. Présents malgré leur mort récente, les parents de l'écrivain s'imposent à l'occasion. L'écriture est émue également quand il évoque ses enfants, ses petits-enfants, et les nœuds qui se forment fatalement dans les relations familiales.

Jasmin ne cache pas ses sympathies ni ses nombreuses indignations quand il brosse le portrait de diverses personnalités publiques, littéraires, politiques ou autres. Que notre Premier ministre apparaisse « pusillanime » à ses yeux ne surprendra personne. À nouveau il tire à bout portant sur la « grossièreté télévisuelle » de *Rock et Belles Oreilles*. La fatuité d'André Moreau lui saute pour ainsi dire au visage. Sera-t-il poursuivi pour avoir jugé un certain André Arthur « gueulard intempestif et démagogue » ? En tout cas ni la polémique ni la caricature ne l'effraient.

Boulimique d'écriture, Jasmin l'est aussi de lecture. Boulimique et donc éclectique. Il a toujours un livre de commencé, que ce soit *Le zèbre*, de Alexandre Jardin, dont il trouve la réputation surfaite, ou *Ça*, de Stephen King, dont il estime les effets « répétitifs ». Mais mieux vaut dire que Jasmin est boulimique de tout. Toujours entre une correction d'épreuves, une pièce de théâtre, une réception ou un lancement. Le va-et-vient est constant entre lui et les médias. Jasmin est au four et au moulin, que ce soit pour préparer un billet littéraire, un commentaire social, un pamphlet virulent ou une série télévisée, ou pour tenir allumé le flambeau du nationalisme ou de la défense de la langue française. Quant à la cause de la littérature québécoise, elle mobilise sans cesse notre homme, qui



dénonce avec colère mais sans illusions les relations unilatérales entre Québec et Paris.

Pour ne rien vous cacher : des dizaines d'éphémérides impatientes et graves, exagérées et recueillies, traversées de bout en bout par une belle verdeur.

Roland Gagnon

TREMBLEMENT DE CŒUR
Denise Bombardier
Seuil, 1990 ; 17,95 \$

Denise Bombardier raconte ici l'histoire d'une femme de carrière que ses nuits solitaires ramènent à s'interroger sur le sens de son existence, au delà de la réussite professionnelle. La solitude la contraint à « défigurer [ses] émotions, ravalier [son] désir. Pour [s'en] détourner ». À quarante ans, cette femme d'affaires parvenue, dont la vie amoureuse est quasi clandestine, prend conscience du manque qui s'est installé en elle avec son refus de se reconnaître et de s'aimer.

Cette intrigue rudimentaire est le départ d'un texte à la première personne qui laisse peu d'espace à l'analyse. Le choix du « je » incommode souvent : qui, de Françoise ou de l'auteur, détient la maîtrise du récit, des événements ? s'enjoint à ne présenter que la configuration des faits passant à un autre épisode du récit dès que le je interroge Françoise ?

L'écriture est nerveuse, elliptique : phrases énumératives, simples, s'enchaînant à un rythme qui accélère la lecture. L'effet d'efficacité recherché aboutit souvent à des énumérations agglutinées, qui approchent de près la note de service. Par contre, certaines pages sont d'une force descrip-

tive intense : ainsi, l'échappée de Françoise vers les Laurentides, vers la solitude et le froid.

Le boucan médiatique mené autour de la parution du roman *Tremblement de cœur* a suscité une curiosité, un intérêt démesurés. L'auteure, journaliste de carrière, livre un récit qui rejoint, dans l'esprit et l'intention, le roman moraliste : elle contraint son personnage à véhiculer des valeurs rarement définies, « non par conviction, mais pour assurer une continuité ». Et que vivent les pudibonderies, les détournements de mots, le ravalement des valeurs à de simples convenances de comportement social. Un roman qui raconte, mais qui rend peu compte d'un essentiel annoncé par la publicité.

Reine Bélanger

CE BEL AUJOURD'HUI
Jacques Lacarrière
JC Lattès, 1989 ; 24,95 \$

Jacques Lacarrière propose dans *Ce bel aujourd'hui* des lectures pour le temps présent. Cahier de rédaction sur le monde d'aujourd'hui, ce recueil de courts textes, de morceaux choisis, explore, non sans humour et générosité, les multiples facettes de notre vie moderne : qu'elles prennent la forme de pylônes, de raffinerie ou de boogie-woogie, de tankers, de dirigeables ou d'éprouvettes.

Les textes sont empreints d'une poésie légère et amusante. Spécialiste de la Grèce, l'auteur n'hésite pas à évoquer la mythologie afin de doter cet aujourd'hui d'une résonance qui est légitime. Car dans ce quotidien qui parfois peut sembler stérile subsistent des correspondances avec les lointaines époques. Il fera appel ainsi aux peintres baroques lorsqu'il décrit le ciel vu d'un avion ; il se permet un parallèle entre la philosophie existentialiste et les supermarchés —



« L'existence (le produit désirable) y précède l'essence (le produit désiré) » (p. 80) — et toujours il parvient à renouveler le regard.

Chaque texte est suivi de *contrepoints* permettant de compléter ou de corriger les images qu'il a fait surgir. « Car le monde moderne, loin de n'avoir qu'un seul visage, a autant de facettes qu'il y a d'étoiles dans la Voie lactée. » (p. 13) *Ce bel aujourd'hui* trouve ainsi sa vocation : provoquer la réflexion, susciter le rêve.

André Girard

VISIONS DE JUDE
Daniel Poliquin
Québec/Amérique, 1990 ;
24,95 \$

Rares sont les livres écrits par des hommes qui adoptent un point de vue féminin. Cet exercice n'a pas rebuté Daniel Poliquin qui, dans son tout dernier roman, *Visions de Jude*, prête sa voix à quatre narratrices. Elles viennent chacune leur tour nous présenter l'homme aimé. Appelons-le Jude-le-magnifique, car sans le moindre souci de vraisemblance, l'auteur dépeint son personnage

sous les traits d'un héros épique. Explorateur de l'Afrique au physique de Viking, Jude est un personnage excessif, à l'intelligence sans bornes et au charme envoûtant.

L'intérêt du roman ne tient donc pas tant dans le croquis du surhomme, que dans le regard de ses amantes. Par leur vision de Jude, ces femmes dévoilent leur personnalité où s'allient dévouement, désir mais aussi possessivité et faiblesse. Il y a Marie, romantique envers et contre tout, qui aimera en silence ; Maud, passionnée mais volontaire, qui restera la fidèle confidente de Jude ; Mme Elizabeth fera son éducation sentimentale et mondaine ; Véronique, la fille de Marie, sera la seule à ne pas sortir meurtrie de son aventure. Comme les quatre protagonis-

nistes sont aussi amies, parentes ou voisines, cela ajoute un peu de piquant aux chassés-croisés amoureux.

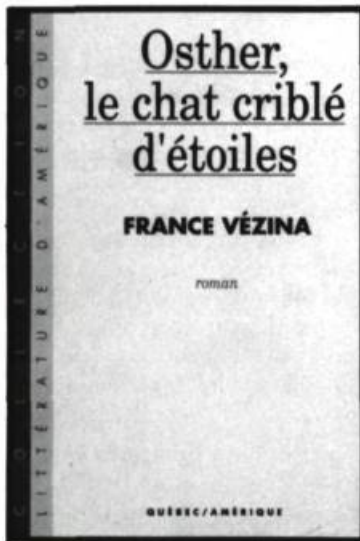
Chacune se fait donc sa version de l'être aimé, de ce Jude volatil, insaisissable, à la fois généreux et mufle. Mais en assemblant les pièces du casse-tête, le lecteur n'obtient que des fragments d'images qui ne permettent pas de reconstituer le personnage. On découvre que Jude a eu une enfance difficile et porte une lourde hérédité. Ce qui le rend jaloux du passé et même de la mémoire de ses amantes. Cette dimension psychologique ne nous rend pas le personnage plus crédible cependant. Et on se demande pourquoi ces femmes, toutes belles et douées, ont supporté les humeurs de ce Jules...

Si l'on s'attarde tant aux incohérences de l'histoire, c'est que l'écriture est assez terne : souple mais linéaire, sans surprises. Toute la recherche formelle se résume dans la présentation des portraits sur fond de fêtes liturgiques. Là s'arrête l'invention. Sachant que Daniel Poliquin s'est révélé un merveilleux traducteur des œuvres de Kérouac, on impute cette sobriété à la déformation professionnelle. Il en résulte un roman d'une lecture agréable, mais qui ne dépasse guère l'anecdotique. La question existentielle qui a inspiré l'écrivain, « Que peut-on savoir d'un homme aujourd'hui ? », n'y trouve aucun écho. On est déçidément loin du compte.

Alexandra Jarque

OSTHER, LE CHAT CRIBLÉ D'ÉTOILES
France Vézina
Québec/Amérique, 1990 ;
24,95 \$

Réjean Ducharme au féminin ? On se croirait de retour à *L'Avalée des avalées*, un roman fait de tonitruance faussement enfantine. Vous en connaissez beaucoup, vous, des gosses de douze ans au courant des subtilités de la mythologie et gorgés de tout le savoir d'un Laborit ? Ici, Alice sait tout de tout cela et plus encore, alors que ses parents, primitifs, sont, passivement, le jeu de la fatalité, inceste gémellaire d'un côté et délices de la bouteille de l'autre. Le Québec n'en finit pas de s'emmêler dans les mul-



tiples draps de l'inconscient. Peut-être, après tout, que notre littérature est toujours à refaire ???

Et peut-être que les miroirs dans lesquels on se mire ne sont destinés qu'aux alouettes ! Les amateurs de heavy métal trouveront dans ce livre de quoi se repaître : la vie y fait du bruit ! Que cela ! Zoé ne deviendra acceptable à Alice que comme rempart aux menées d'une étrangère. Zoé n'est recevable dans le lit de Gilles Vaillancourt que parce qu'elle peut offrir un supplétif sexuel auquel la fille de leurs amours ne peut prétendre encore. Autisme des pauvres ! Incestes de pauvres ! Et pauvres de nous !

Jean Lefebvre

L'UNIVERS GULLIVER
Lili Gulliver
VLB, 1990 ; 14,95 \$

Sous le pseudonyme de Lili Gulliver se cache, personne ne l'ignore sans doute plus, Diane Boissonneault, une journaliste *branchée* qui signait jadis une chronique dans l'édition dominicale du quotidien *La Presse*. Recyclée dans la littérature érotique, elle nous montre maintenant, en 170 pénibles pages, ce que le genre a de plus navrant.

Cautionné par Michel Dumas (auteur de l'ineffable *Cunilingus*), préfacier de service subtilement chargé de vous faire sentir idiot ou, pire, « puritain austère » et « technicien pointilleux » si vous osez ne pas apprécier les aventures de madame Gulliver, et par Dany Laferrrière (auteur du mémorable *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*), ce roman nous entraîne

à la suite d'une Montréalaise partie à la recherche de l'amant idéal. Première étape : Paris (c'est dire qu'il y en aura d'autres). Mises à part quelques exceptions, l'héroïne a la fatalité, dans une ville de trois millions d'habitants (dix, en comptant la grande banlieue), de toujours tomber sur les mêmes adipeux débiles aussi inspirants que des hippopotames. Ce roman érotique commence donc, fantasmatiquement parlant, fort mal, et se poursuit de façon tout aussi chaotique, puisque la narratrice, entre deux passages à l'acte, nous impose de pontifiantes sentences sur la sodomie, le saphisme et les plaisirs qu'affectionnent ces messieurs, des hésitations de vierge effarouchée (devais-je le faire, je l'ai peut-être fait mais ça ne vous regarde pas, etc.), des jeux de mots appuyés et, pour finir, la liste des obstacles qui l'empêchent de s'envoyer en l'air autant qu'elle le voudrait. Aussi doit-elle avouer, à la page 100 (il n'en reste que 70), que « mine de rien, on a beau causer cul, je ne baise pas souvent ces jours-ci ! »

Affligé de bêtise, écrit à l'avenant, ce roman de gare n'a même pas bénéficié d'un travail éditorial soigné. S'y retrouvent de savoureuses coquilles, comme les « droits agiles » lorsqu'il s'agit, de toute évidence, des *doigts* agiles de la narratrice qui poursuivra sa quête sous d'autres cieux, ce qui nous vaudra malheureusement d'autres tomes. Espérons seulement qu'il n'y en ait pas trop.

Francine Bordeleau

DES JOURS ANCIENS
Émile Nelligan
La Différence, 1989 ; 7,80 \$

La collection « Orphée » des éditions La Différence, en France, se consacre à la poésie et à ses « voix innombrables » (plat inférieur). Après avoir accueilli, outre des œuvres d'écrivains francophones, des traductions françaises de textes grecs, latins, italiens, espagnols, anglais, allemands, chinois, tchèques, voire persans, sanskrits, catalans et gaéliques, elle propose, avec son 36^e numéro, des poèmes d'Émile Nelligan : c'est le premier Québécois à y figurer. Le presenta-

**ENFIN UNE COLLECTION
QUI VISE À SAUVER
DE L'OUBLI LES PREMIERS
POÈMES DU CANADA FRANÇAIS**



**LES TEXTES POÉTIQUES
DU CANADA FRANÇAIS**

Des ouvrages de référence
indispensables
pour tous ceux qui s'intéressent
à la genèse de la poésie canadienne

Jeanne d'Arc Lortie, s.c.o.
Édition intégrale annotée

Volume I: 1606-1806

avec la coll. de Pierre Savard et Paul Wyczynski
680p. - 281 poèmes - 13 400 vers - 49,95\$

Volume II: 1806-1826

avec la coll. de Yolande Grisé, Pierre Savard
et Paul Wyczynski
740p. - 351 poèmes - 13 600 vers - 54,95\$

Nouveauté:

Yolande Grisé et Jeanne d'Arc Lortie, s.c.o.

Volume III: 1827-1837

Édition intégrale
avec la coll. de Pierre Savard et Paul Wyczynski
744p. - 409 poèmes - 19 500 vers - 54,95\$

une présence active à notre culture



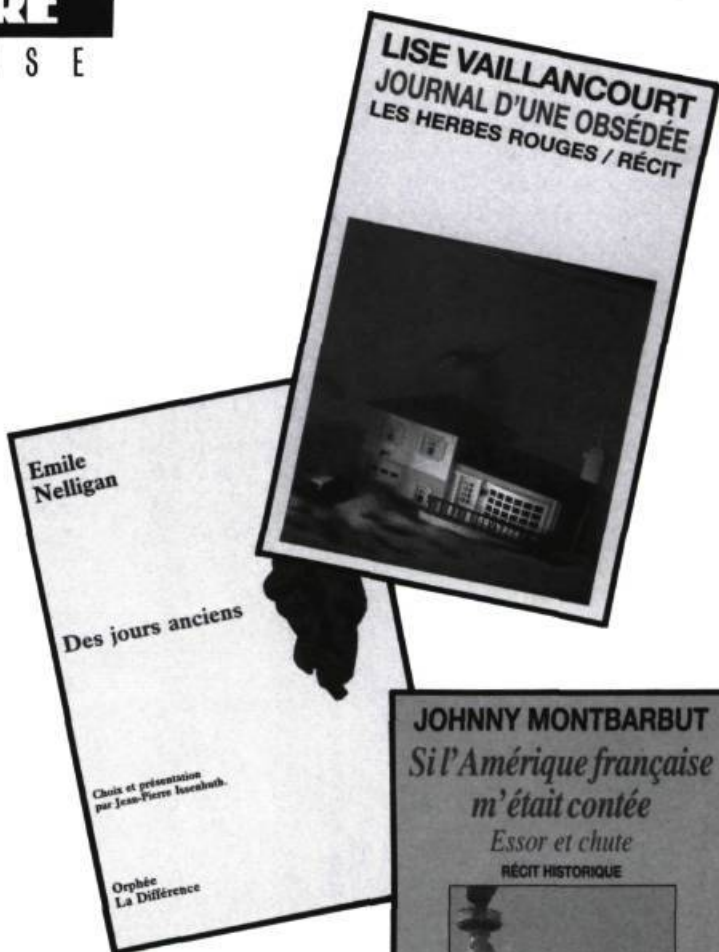
teur, Jean-Pierre Issenhuth, n'a « jamais douté » que le poète est « sortable » en Europe et qu'il a « sa place, dans la poésie en français, entre Heredia, Cros, Maeterlinck, Nouveau et (...) Milosz » (p. 8).

Le choix d'Issenhuth a de particulier qu'il présente Nelligan *au complet*, pour ainsi dire. On y trouve en effet des textes canoniques, partout cités, tels que « Mon âme », « Le vaisseau d'or », « Ma mère », « Devant deux portraits de ma mère », « Le jardin d'antan », « Soir d'hiver », « Musiques funèbres », « La romance du vin... Mais Nelligan a aussi produit des poèmes « ratés », dit Issenhuth (p. 11) : pensait-il ici à « Presque berger », « L'homme aux cercueils » ou « Silvio pleure » ? Sont enfin présentes des pièces fort honorables qu'on ne trouve guère dans les habituels anthologies ou recueils de textes et qui méritent mieux que le silence de l'oubli : citons cette fois « Rêves enclos », « Lied fantasque », « Jardin sentimental », « Le perroquet »... On pourrait par ailleurs regretter l'absence de « Châteaux en Espagne », de « Tarentelle d'automne », des « Carmélites », des « Balsamines », de « Mazurka » et de bien d'autres encore. Mais tout choix est subjectif et oblige par définition à des suppressions.

L'éventail d'Issenhuth a aussi l'avantage de nous montrer la variété de la palette métrique et prosodique de Nelligan, qui utilise le poème à forme fixe (sonnet et rondeau, par exemple) autant que d'autres formules strophiques (distiques, tercets, quatrains, quintils), avec des vers iso ou hétérométriques, et diverses espèces et qualités de rimes (y compris la terza rima de « Soirs hypocondriaques »).

Ce livre pourra certes contribuer à élargir la diffusion européenne, voire mondiale, de l'œuvre du célèbre poète québécois.

Jean-Guy Hudon



SI L'AMÉRIQUE M'ÉTAIT CONTÉE

Johnny Montbarbut
L'Hexagone, 1990 ; 19,95 \$

D'abord une précision, car ce livre se présente comme un « récit historique ». Il ne s'agit en aucun cas d'un texte de fiction, tant dans sa narration que dans son contenu. Les événements sont consciencieusement rapportés avec un souci d'objectivité ; ce peut être le propre d'un récit, mais pour éviter toute ambiguïté il aurait sans doute été préférable de parler de chronique historique, qui précise un genre, alors que récit étend les possibilités, et peut éventuellement multiplier les confusions. À ce titre, un avant-propos justifiant le genre aurait été bienvenu.

Donc, l'ouvrage de Johnny Montbarbut, « Franco-Canadien du Québec », comme l'indique ce titre à la Sacha Guitry, *Si l'Amérique m'était contée*, relate bien l'Amérique française, et non une histoire du Québec ; le texte nous promène de la sorte entre la Nouvelle-France et l'Ouest américain, en descendant le Mississippi, depuis l'arrivée de Jacques Cartier jusqu'à l'Indépendance américaine. Tout cela est raconté avec rigueur, certes,

mais sans grand entrain, quoi qu'en dise la couverture du livre. C'est une sorte de chronique sans passion d'un chercheur passionné par l'Amérique. Les faits s'enlignent trop souvent dans une chronologie platement détaillée : « Le 22 juillet, La Salle apprend que les hommes du Fort Crèvecoeur ont déserté, ayant pillé le magasin et emporté les fourrures et les munitions. Le 2 août, il part avec neuf compagnons au-devant des déserteurs, dont deux sont tués et les autres arrêtés et mis aux fers. Le 10 août, depuis le Fort Frontenac, La Salle retourne chez les Illinoïis, accompagné de La Forest et de 25 hommes. Le 1^{er} décembre... » (p. 133). Ainsi de suite. Ce travail de déchiffreur réserve très occasionnellement une anecdote qui égaye momentanément le texte en mal de relief. Ainsi le vertueux Champlain qui éconduit une in-

digène : « Une fille peu honteuse, et effrontement vint à moy, s'offrant à me faire compagnie, dequoy je la remerciay, la renvoyant avec douces remontrances » (p. 65).

Enfin, on ne sait trop à qui s'adresse ce livre qui précise par exemple les mots habitants et blé d'Inde, et qu'une tuque est un « bonnet de laine ». Longue vie à l'Amérique française.

François Ouellet

JOURNAL D'UNE OBSÉDÉE

Lise Vaillancourt
Les Herbes rouges, 1989 ;
14,95 \$

Dans ce récit théâtral, Lise Vaillancourt démontre un bonheur d'expression qui témoigne de sa formation dramatique. Sa voix vient chercher le lecteur, joyeuse, insinuante. Le soliloque séducteur emprunte un lyrisme enfantin pour dire à chacun : « Lui », « Elle », « Nous », « Vous », « Eux », comme à autant de parties, ses obsessions grandes et petites. Déroulant de prime abord, ce texte parcellaire demande qu'on se laisse porter par sa poésie sonore.

Première image, accrocheuse : les sexes sont comparés à des jouets que les petites filles et les petits garçons échangent entre eux, ou gardent précieusement cachés. C'est que l'écrivaine prend le parti des enfants, de ces enfants « en temps de guerre » pour qui le monde demeure précaire et risque à tout moment de basculer. Son univers à « Lui », par exemple, chavire par le manque d'attention/affection d'une mère.

Au cœur des situations mises en scène, un appel. Appel par le baiser, appel par la sexualité, appel par la mort, auxquels personne ne donne suite. Il ne subsiste alors que le vide : sans amour, sans ciel et sans Dieu. « Elle » reste privée même de désir et « Nous », les enfants délinquants, inventons nos propres règles du jeu à partir du néant. Certains essayent aussi de traiter avec la réalité. Ce sont « Eux », ces jeunes amants qui se blessent sans le vouloir. Il désire des enfants. Elle préfère voyager. La mort fera achopper leur histoire, comme une punition injuste décrétée par on ne sait qui, on ne sait comment.

Des passages du texte insistent lourdement sur la sexualité. L'histoire d'inceste entre une fille et son père, ce « Vous », brise un peu le charme et la fluidité du récit. On dirait que l'écrivaine a besoin pour sa propre satisfaction de sentir les limites et de les repousser jusqu'à ce que le discours dérape. Elle touche le fond, puis repart dans l'autre sens. Ainsi, dans le récit suivant, la charge émotive est désamorcée ; l'équivoque de l'expression : « Comment je fais ça » donne lieu à des jeux de mots assez rigolos.

Lise Vaillancourt nous parle de solitudes et de peurs qui nous sont familières. On se dit : oui, c'est ça, c'est bien comme ça. Mais ses interrogations sans fin ne sont pas de celles qui attendent des réponses. Si l'écrivaine va jusqu'au bout de ses pulsions et de ses doutes, c'est qu'elle est dévorée par le besoin d'entendre le son de sa propre voix. Comme tout créateur, comme tout être perdu dans un univers irrémédiablement vide.

Alexandra Jarque

UN VISAGE APPUYÉ CONTRE LE MONDE

Hélène Dorion
Noroît/Le Dé bleu, 1990 ;
15,00 \$

Monde indescriptible, échappant à toute définition que celui d'Hélène Dorion dans *Un visage appuyé contre le monde*. Seule bouée, tenue pour banale sinon dérisoire, l'amour. S'il devait faire partager une angoisse fondamentale, cet ouvrage poétique m'a paru trop affecté et complaisant pour y parvenir. Je soupçonne l'écrivaine de s'être laissée enfermer dans un parti pris esthétique. Simple procédé ou système, Hélène Dorion court-circuite presque toutes ses assertions ; des phrases comme « ... je reviens d'où je ne suis jamais partie... », « ... car nous avons marché plus loin que nous, sans jamais dériver de ce qui sépare et réunit », surabondent. Ensuite sur le fait que les mots ne peuvent recouvrir la globalité du réel ni le définir de façon univoque m'apparaît désagréablement redondant.

Le recueil, composé de poèmes en prose et de poèmes en vers, évoque et commente un échange épistolaire entre



une narratrice et l'être aimé. S'établit donc, et c'est intéressant, une intertextualité entre cette correspondance dont on ne peut dire qu'elle est biographique ou de fiction et le propos qui nous est soumis. Ce que j'ai apprécié le plus, par ailleurs, est le long poème en vers dont le titre « Je ne sais pas encore » est constamment repris au cours du poème, un texte qui condense tous les autres dans une forme resserée, plus prenante.

On note avec plaisir que, cette fois-ci — est-ce dû à la co-édition ? — la présentation du recueil est très belle.

Benoit Pelletier

LE SECOND ROULEAU Abraham Moses Klein Boréal, 1990 ; 19,95 \$

Quelque part dans une chanson, Jabès parle de juifs qui, comme les feuilles, seraient tombés sur le bord de la route parce que trop fatigués d'être juifs. Klein fut sans aucun doute l'un d'eux. Confondues, l'œuvre et la vie de cet immense écrivain né à Montréal en 1909 témoignent d'un épuisement mortel provoqué par l'impossibilité pour lui de vivre ici et de partir là-bas... en Israël. C'est l'impasse des vingt dernières années de sa vie qu'il consacre à des réflexions sur la mort dans la plus stricte solitude.

Il ne servirait à rien de présenter Klein en le mythifiant (n'est-ce pas là un de nos penchants ?) Les lecteurs de langue française ont enfin le privilège de lire *Le second rouleau*, roman protéiforme, lyrique et épique, dont les cinq chapitres,

renvoyant au Pentateuque, sont chacun doublés d'une glose : « Aleph » et « Bet » épousent la forme du poème. « Gimel » se présente comme un essai en forme de lettre, tandis que « Dalet » est une pièce de théâtre et « He » un recueil de poèmes en forme de psaumes. Comme le soulignent les traducteurs, le livre constitue au moins quatre romans, ou suggère quatre niveaux d'interprétation : un roman policier (et sa parodie), un roman d'apprentissage, un roman historique et un roman initiatique.

Le narrateur anonyme suit désespérément les traces de son oncle Melech Davidson, grand talmudiste, prophète, révolutionnaire, réfugié, incarnation parfaite du juif moderne. Athlète de la pensée qui fait preuve d'une « ingéniosité midrashiste », il est parmi ceux qui représentent le devenir minoritaire de la majorité. On comprend qu'il devienne rapidement pour son neveu « une sorte de miroir, un *aspaklaria* des événements de notre temps. Voilà pourquoi le narrateur doit « reconnaître » (au sens grec du mot) son aîné,

c'est-à-dire mesurer les dimensions de son martyre. Toutes les thèses (sur l'Histoire, l'Incarnation, etc.) élaborées par les individus qu'il rencontre, au cours d'un périple qui le conduit à Rome, à Casablanca puis en Israël, sont tour à tour examinées pour comprendre, à travers la fuite incessante de Melech, ce qu'il advient de *l'Idée juive*.

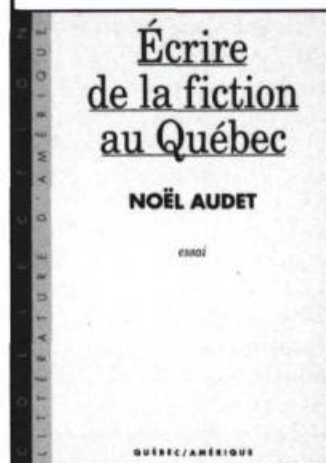
Intense réécriture du Livre, *Le second rouleau* doit sans doute être lu, tant pour la langue que pour la forme, comme l'une des entreprises les plus périlleuses — et les plus achevées — de notre littérature.

Michel Peterson

BABY BLUES Carole Fréchette Les Herbes rouges, 1989 ; 14,95 \$

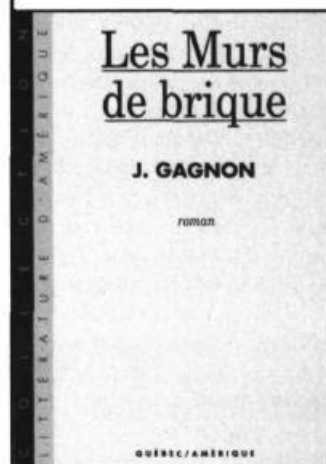
Alice, trente ans, est maman depuis quarante jours, quarante jours pendant lesquels elle ne dort pas, elle déprime. Elle vit intensément une remise en question provoquée par la venue de l'enfant ; elle ne sait ▶

QUÉBEC / AMÉRIQUE



Comment écrire et pourquoi écrire au Québec? Une telle question amène Noël Audet à soulever les aspects techniques et politiques de l'écriture, à s'interroger sur la littérature québécoise et sur nos rapports avec les autres cultures... Un essai passionnant!

199 PAGES / 16,95\$



«... son roman est une enclave d'originalité qui en fait le coup de cœur de la rentrée.»

«Des images étonnantes naissent sous la plume de cet écrivain québécois qui s'exprime à grands coups d'épithètes inusitées.»

GENEVIÈVE PICARD,
ELLE QUÉBEC

191 PAGES / 18,95\$

plus ce qu'elle veut, peut-être précisément parce qu'elle veut tout : « se montrer et se cacher, voir et ne pas voir, être une mère et une jeune fille, faire une vie de femme au coin du feu, faire une vie d'homme dans l'action et le tourment » (p. 37). Quand on choisit de faire des enfants, d'autres choix, possibles auparavant, ne le sont plus. « On ne peut pas tout faire. Faire des enfants, des folies, conserver la vie et la brûler. » (p. 38) Dans *Baby blues*, certains personnages ont fait ces choix différents, ce qui ajoute au malaise exprimé par le personnage principal. L'enfant est là, la petite fille, mais elle n'est présente dans l'intensité dramatique que par ses pleurs. Ainsi se traduit la perception négative que notre culture a des enfants, de la maternité, de tout ce qui prend du temps et de la patience. On peut noter également l'absence de l'homme dans ce drame qui se joue entre femmes. Voilà une pièce intense dans laquelle des personnages qui broient du noir examinent les possibles de leur vie ; où l'on dit la difficulté de la féminité et de la maternité. Le choix d'Alice ne l'empêche pas cependant d'espérer en l'avenir, même s'il ne peut plus être ouvert sur d'autres choix.

Louise Vachon

DRÔLES DE SECRETS Richard Raymond Guérin, 1989 ; 9,95 \$

De présentation impeccable, ce recueil de vingt-huit nouvelles annonce ouvertement, peut-être un peu prétentieusement, beaucoup de choses. En fait, rien ne lie ensemble cette série de vignettes. L'auteur a plutôt agencé ses textes en fonction de leur longueur, de façon hyperbolique, les courtes nouvelles entourant l'apex, le sommet du recueil, la nouvelle centrale longue de quelque quarante pages. Cette précision n'est pas

superflue puisque c'est bien cette nouvelle, la description proustienne qu'un exhibitionniste fait de son dada, qui vaut le déplacement. Elle met en scène une sorte de docteur Jekyll cherchant une façon d'exprimer son côté Mr Hyde pour échapper à l'emprise œdipienne de sa mère. Les autres textes, assez disparates, vont du portrait à la description de faits divers qui touchent parfois à un surréel confinant au fantastique. Quelques constantes : l'humour sert de fondement à la satire des textes longs, les brefs se construisent sur une chute quasi instantanée.

C'est peut-être le format des textes courts qui provoque la déception. Pourtant, l'écriture est loin d'être faible ; elle est d'ailleurs efficace dans les récits centraux du recueil. La narration magnifie l'instant, laissant rapidement dans l'ombre les textes précédents, créant le charme des récits plus longs. Si elle suscite un certain rythme de lecture, elle n'arrive pas cependant à s'imposer ; difficile, alors, de camper un personnage, de développer une action, exercices pour lesquels l'auteur semble pourtant doué.

Il n'est pas aisé de faire une appréciation globale du recueil.

Disons que l'ensemble manque de l'unité nécessaire à une lecture suivie, que le résultat est acceptable, sans plus.

Georges Desmeules

MAIS LA MENACE EST UNE BELLE EXTRAVAGANCE Denise Desautels Noroît, 1989 ; 15,00 \$

Dans *Mais la menace est une belle extravagance*, Denise Desautels poursuit un travail d'écriture poétique « livré aux récits des ferveurs qui passent » (p. 12). Elle explore minutieusement les champs de la mémoire, de la réalité et de la fiction. Elle propose une *archéologie de l'intime* qui vise à repousser les limites de l'inavouable, de l'inacceptable. L'enfance, le désir, la passion sont ici scrutés, dans une langue dépouillée, pour donner forme à des *architectures intérieures*.

Sous « La couleur du mensonge », les premiers textes du recueil, l'enfance est vue comme un lieu de complots où

se nouent les fils qui nous agitent. Entre vérité et mensonge, certitudes et soupçons, entre des désirs d'aveu qui s'émiettent et se faussent, il y a place pour l'ardeur, les rêves d'infini, « car il nous faut de l'imprévu / pour nous alléger » (p. 15).

Avec « Tableaux d'inachèvement » et « La rumeur étrangement », Denise Desautels tente de s'attacher au présent, ce *mirage en plus*. Les frontières qui nous séparent de nous-mêmes, de l'autre, du monde oscillent ici *entre le séjour et la ruine*. La voix, inquiète, menaçante, nous met en garde contre la distraction et nous incite à courir le risque, même désespéré, de vivre en mouvement en soi et au dehors de soi.

« Le signe discret », texte publié à Lausanne en 1987, clôt ce recueil. Septembre y est évoqué, tel un « drame qui impose la différence et le délai » (p. 103), et qui *murmure la passion comme une histoire simple*. Tel ce recueil, attentif aux harmoniques, aux promesses intimes.

André Girard

SPÉCIAL FEMMES INTERNATIONAL Trois, vol. 5, nos 1-2, 1989 ; 20,00 \$

Pour l'automne 1989, la revue *Trois* nous propose une cuvée toute spéciale : « Femmes international », un numéro double entièrement consacré à des œuvres de femmes. Poèmes, photos, extraits de partitions, nouvelles, essais, tous les genres s'y trouvent et les auteurs viennent de partout : d'Europe de l'Ouest et de l'Est, des deux Amériques et même de l'Asie.

Parmi les découvertes qu'on y fait, citons les poèmes émouvants de Theresa Hak Kyung Cha, ceux de Genni Gunn ; des textes déroutants où l'humour, souvent noir, nous surprend : « I'm not a queer, if that's what you think » de Gerd Brantenberg, « On a toujours besoin d'un délateur chez soi » de Élora Balzano, entre autres. Deux thèmes sont traités sous forme de dossiers, voix de femmes argentines et voix québécoises. Les premières parlent de mort et d'espoir ; les secondes sont nôtres avec les noms bien connus de Jovette Marchessault, de Louky Ber-



sianik et de France Théoret.

En complément, ce numéro de *Trois* contient une vingtaine de recensions de publications féminines, québécoises et étrangères, fort utiles, même si quelques-unes datent un peu.

Une impression d'ensemble : la revue *Trois* n'est pas d'abord facile. Si certains textes coulent comme de l'eau, d'autres, par contre, sont hermétiques ou nécessitent, à tout le moins, une seconde lecture. La vérité des femmes étonne-t-elle ? Il faut alors saluer l'initiative qui lui permet de s'exprimer. Enfin, et bien qu'il soit émouvant de voir tant de textes de femmes, tant de voix de femmes réunies, je ne puis m'empêcher de penser, et c'est troublant, qu'une infime minorité de femmes écrivent et qu'elles ne sont pas légion celles qui comprennent et apprécient ce type de création.

Et où se réfugie l'écriture des femmes, quand on ne lui réserve pas un traitement spécial ?

Christiane Lahaie

LE CŒUR À L'AVENTURE

Louise Milot, Aurise Deschamps et Madeleine Godin, compilatrices
Nuit blanche éditeur, 1989 ;
29,95 \$

Dans le domaine de la littérature de masse québécoise, *Les aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens* sont sans doute les plus connues. Mais savait-on que, sur les « quelque quatre-vingts titres de séries policières, sentimentales ou d'espionnage » qui virent le jour dans les années 40, 50 et 60, « dix [...] ont mis en vedette, en les plaçant au centre de l'action, des personnages féminins » (p. 7) ? *Le cœur à l'aventure* présente trois des plus importantes parmi ces séries féminines publiées au Québec : *Les dangereux exploits du sergent Collette UZ-16, l'as femme détective canadienne-française, Les aventures amoureuses de la belle Françoise AC-12, l'incomparable espionne canadienne-française* et *Diane, la belle aventurière* ; chacune est illustrée par trois « spécimens » (p. 7).

Ces trois femmes, précisent les compilatrices de l'anthologie, « ont été les héroïnes de



papier les plus populaires de la littérature en fascicules de leur époque », et les trois séries d'où elles sont extraites ont « en commun d'innover », en leur faisant tenir « un rôle qui n'avait jamais été le leur dans une littérature d'action » (p. 8s). On aura beau jeu ici d'analyser le traitement actantiel accordé à ces « femmes de carrière, féministes avant la lettre » (p. 8), dont l'une au moins « vaut un bon homme » (p.187) ! Célibataires dans la vingtaine, expertes en judo et en jiu-jitsu, toutes trois ont surtout des attributs physiques qui feraient pâlir d'envie n'importe quelle Miss Univers et qui excitent la convoitise de tous les mâles. Les narrateurs ne ratent jamais une occasion, du reste, de titiller le lecteur à cet égard en les donnant comme aguichantes, voire même en les présentant dans le plus simple appareil. Le clergé a évidemment réagi à l'époque.

Par ailleurs, les neuf récits choisis semblent posséder les mêmes qualités que les séries masculines alors en vogue, à savoir, notamment, une quantité énorme d'éléments superflus, qui retardent l'action, et des intrigues nouées avec une habileté qui n'a d'égale, la plupart du temps, que la blancheur et la grosseur des ficelles dont sont cousus ces récits « typiques » (p. 9). Faut-il rappeler que ces derniers ont néanmoins fait les délices hebdomadaires de milliers de lecteurs... et sans doute aussi de lectrices !, d'où la pertinence de cette anthologie dans le musée des lettres québécoises.

Jean-Guy Hudon

Les deux meilleurs romans de l'avant-entrée
deux romans de l'Ouest pour l'après-meech

COMPRENDRE C'EST PARDONNER



Le Sentier intérieur

Deux jeunes métisses, les soeurs April (qui se cache derrière la blancheur de son teint), et Cheryl (qui proclame le cuivré du sien et s'engage dans la lutte des autochtones)! Deux Soeurs, deux destins! Traduit de l'anglais *In Search of April Raintree*.

ISBN 0-920650-80-X
272 pages, 16,95\$



Le Fils unique

Luc, qui n'aime pas son père et guère sa mère, trouve l'affection auprès d'une tante non-conformiste. Il aboutira à Vancouver où il rencontre Alex, un sans-famille disgracié et volage. Une autre façon d'être minoritaire!

ISBN 0-920640-74-5
112 pages, 11,95\$



LES ÉDITIONS DU BLÉ
c. p. 31
Saint-Boniface (Manitoba)
R2H 3B4

Distributeur:
Québec Livres